

CENDRINE
LEROY

Écrire jusqu'à l'aube



Cendrine Leroy

Écrire jusqu'à l'aube

© Cendrine Leroy, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9904-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 : Une aile de papillon...

Dans un monde où la folie reste le choix le plus raisonnable.

1^{er} juin 2012

Ils m'ont dit de me rendre rapidement à l'hôpital, ne donnant pas plus de précisions sur son état ou les circonstances de l'accident.

Les blouses blanches devaient me transmettre le message sans m'inquiéter afin que j'arrive vivante à son chevet. Je rentre alors dans un nouveau monde où la mort fait partie de la vie, on ne peut plus l'exclure, ne pas y penser. Tout est adouci par des mots comme une pommade sur une peau irritée. On tente de calmer l'angoisse, la peur, l'agonie. On m'infantilise. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit de ma mère ? Peut-être. À cause de mes 20 ans ? Sûrement. Je tremble de ne plus la voir, elle qui ne m'a jamais quittée, témoin de mes joies, de mes peines, une mère tout simplement. Je sens mon cœur battre à tout rompre comme s'il allait exploser ma cage thoracique. Suicide de mon corps, battements de mon âme. Je souffre, donc je vis. Que se passe-t-il ? Je ne veux pas croire à un pressentiment. Je saisis machinalement mon sac, mes clés, je ne me préoccupe de rien. Je dois juste me rendre à l'hôpital. Aller dans cette chambre où je vais la trouver, la retrouver. Le temps est suspendu, plus rien ne bouge autour de moi. J'ai le sentiment que rien ne se passera ainsi. Je sais au fond que je ne la verrai plus. Peut-être son corps, mais pas elle, plus elle. Je me force à croire au miracle, à la folie. L'existence est supportable à ce prix. Rester dans cette réalité, dans cette normalité, qui fait la vie de tous les jours. Ne rien changer, le bonheur l'impose. L'enfer pourrait commencer demain. Je donnerais cher pour la voir ce soir chez elle, tranquillement installée devant sa télévision, ou encore l'avoir au téléphone, discuter de tout, de rien. J'ai la conviction que tout cela est terminé, que mon avenir a basculé. Fichue intuition. La souffrance perle le long de mes joues, la route se brouille. Les phares, les larmes, tout se mélange. Pourquoi cette certitude ? Pourquoi me faire ainsi du mal ? C'est inhérent à l'homme, comme un instinct de survie venu du fond des âges. Dans une apparente sérénité, l'individu cherche ce qui va basculer, ce qui va vaciller subtilement, mais assez pour transformer le réel à jamais. Tout n'est qu'illusion dans cette comédie du bonheur. Pourquoi n'y croit-il pas ? Pourquoi n'y croit-il plus ? Cette obstination dans le néant afflige inéluctablement l'être. Il faut accepter de ne pas déposer

son empreinte sur cette course du temps, assumer de ne pas ralentir le souffle de lave, même si l'on sait que celui-ci sera mortel. Consentir à rester en retrait. Souffrir, je vais souffrir, c'est un fait, et bien au-delà de ce que je peux imaginer. Mon cœur va se creuser, mon âme va s'assécher. La douleur sera insupportable. Je ne souhaite pas lui ouvrir la porte, mais je ne la retiendrai pas non plus.

Je pense à ce matin quand je l'ai eue au téléphone. Je voulais simplement prendre de ses nouvelles. Elle m'a parlé du chien des voisins qui a encore abîmé ses fleurs, ça l'a contrariée. Depuis qu'elle a emménagé dans cette maison, elle est sans cesse tracassée. Il y a toujours un problème. Le voisinage ne semble pas prêt à accueillir un nouvel habitant et le lui fait savoir. Puis ce soir, nous avons fêté mon anniversaire. J'étais accaparée par mes amis. J'étais occupée par ce qui était encore ma vie. Maintenant, je le regrette. Pourquoi n'ai-je pas plus profité d'elle, demandé quels étaient ses projets ? Nous nous sommes à peine parlé. Une photo, un sourire échangé. Très peu de choses finalement. Trop peu de choses !

Je prends la direction de l'hôpital. Ça roule bien ou mal, je ne m'en rends même pas compte et cela m'est égal. J'avance, absorbée dans mes pensées. Je ne suis plus vraiment ici. Je replonge en enfance, des images de souvenirs heureux, de temps partagés me reviennent. Des instantanés comme des photos, des visages qui sourient. Des éclats de rire. Une constellation de moments. Des consolations de jeunesse. Il ne me reste plus que ça. Il me reste encore ça ! Arrivée sur le parking, je me rends directement au service des urgences où une infirmière me conduit dans un box, une boîte, comme un signe précurseur de la fin. On ne peut pas appeler cela autrement. Les gens sont parqués. Attendant un diagnostic, un avis. En ouvrant la porte, l'infirmière me dit que je n'aurai pas beaucoup de temps. Je n'ose pas lui demander pourquoi, car au fond je le sais très bien et ce n'est pas le moment de s'effondrer. Les minutes qui vont s'écouler dans cet espace me marqueront à vie. Je revivrai cet instant chaque jour que Dieu fera. En ces lieux, je vais croiser la mort. La mort qui va me saluer et m'enlever ma mère.

Je pénètre dans une petite pièce éclairée d'une lumière jaunâtre provenant d'une vieille lampe disposée dans un coin sur des piles de dossiers. Je n'ai pas l'impression d'être dans un hôpital. Une atmosphère étrangement douce se dégage. La mort se mue, devient ce que je souhaite, m'attire vers l'au-delà. Elle est sur un brancard, un drap blanc remonté jusqu'au cou. Elle me fait signe, me demande de m'approcher et me sourit.

— Je suis contente de te voir, Anna.

En me saisissant la main, elle me dit combien elle est désolée, elle aurait

souhaité m'accompagner plus loin dans la vie, connaître ses petits-enfants.

Pourquoi me dit-elle qu'elle regrette son geste ? Quel geste ?

— Je sais que tu es forte, tu tiens ça de moi.

— Maman, de quoi parles-tu ?

— La vie est belle, Anna, crois toujours en la vie.

— Maman, que s'est-il passé ?

Malgré son calme apparent, je vois bien qu'elle a du mal à parler et qu'elle fait un effort surhumain pour être encore là avec moi. Comme elle a toujours été. J'ai tellement de choses à lui dire et je sais que je n'aurai pas le temps, si ce n'est celui de pleurer face à la fatalité qui va détruire ma vie à tout jamais. Le choc a été très violent. Son visage est tuméfié. Je lui dis qu'elle va s'en sortir, que ça va aller. Je passe ma main dans ses cheveux, geste ô combien maternel. Elle ne doit pas s'inquiéter et au contraire ménager ses forces. Je joue la comédie, prolonge les faux-semblants, le péril est imminent. Si elle ne le fait pas pour elle, qu'elle le fasse pour ma sœur, pour moi. On a encore besoin d'elle. Et oui je vais croire en la vie et oui je vais l'écouter. Elle va s'en sortir, c'est sûr. Les médecins vont tout faire pour. D'ailleurs, ils m'ont dit que son état était stable, qu'ils étaient confiants. À ces mots, elle me sourit. Elle sait qu'elle va mourir, et paraît étrangement apaisée. Elle connaît l'issue et finalement moi aussi, mais qu'est-ce que je peux lui dire ? Pas ça ! Surtout pas ça ! Pas d'adieu, car tant qu'il y a de la vie, pourquoi parler de la mort ? Elle sera là bien assez tôt.

— Prends soin de ta sœur.

— Maman, tu pourras t'en occuper toi-même.

Elle est branchée à toutes sortes de machines qui commencent à sonner. Je sors appeler une infirmière, un médecin... Quelqu'un. Ils l'emmènent sous mes yeux, me demandent de m'éloigner. Elle me dit à tout à l'heure, juste à tout à l'heure. Elle ne dira plus rien. Plus jamais.

Chapitre 2 : Comment dire au revoir ?

Aujourd'hui, j'enterre ma mère.

Aujourd'hui, ma vie va s'arrêter. On va m'arracher le cœur et je ne vais pas crier. Je ne me débattrai pas, je les laisserai faire.

À l'église, je ne reconnais personne. Je suis là, mais un peu ailleurs aussi. Je serre des mains, j'embrasse des joues. J'ai la sensation de ne plus être dans mon corps. Je lévite au-dessus du cortège. Les gens pleurent, se prennent dans les bras. Je suis à l'agonie, je m'évapore, je meurs. Je me rapproche de maman et c'est ce que je veux. Je ne lutte pas, ma perte est douce et enivrante. La souffrance semble cesser, je n'entends plus rien ; seuls le calme et le silence m'entourent. Soudain, un éclair douloureux me terrasse. Je vois des personnes s'activer autour de moi, autour d'elle, autour de nous. Je ne veux pas revenir, laissez-moi partir.

Chapitre 3 : Maéva

Elle n'est pas venue la voir, pourtant elle n'était pas si loin, mais elle n'est pas venue lui dire au revoir.

Maéva a toujours entretenu un rapport que l'on peut qualifier de particulier avec la famille, mais aussi avec ses amis. Elle ne s'attache pas. Je sais qu'elle a été autant meurtrie que moi par sa disparition, mais elle ne l'a pas exprimé. Ni dans ses paroles ni dans ses gestes. Elle ne fait jamais paraître ses émotions. Elle ne semble même pas en avoir. Elle ne change pas et ne changera jamais. Je l'ai prévenue immédiatement de l'accident, que c'était très grave et que les médecins ne savaient pas si elle s'en sortirait. Elle m'a dit en pleurant qu'elle était trop loin, qu'elle ne pourrait pas être là aussi rapidement qu'elle le voudrait. Elle est arrivée pour son enterrement...

C'est ma petite sœur, je l'aime plus que tout, mais je ne la comprends pas. Loin de ces relations fusionnelles qu'entretiennent certaines fratries et que j'ai longtemps regardées avec envie, tout nous sépare, à commencer par la distance. Sa vie, c'est son avenir professionnel. Elle s'est installée à Londres, car elle veut intégrer un grand groupe de presse, et enchaîne les stages pour pouvoir toucher son rêve du doigt. Elle fait des petits boulots par ailleurs pour arriver à vivre. Elle court toujours, mais après quoi ? Le sait-elle elle-même finalement ? Que poursuit-elle ? J'ai l'impression qu'elle arrive toujours après, toujours trop tard. Une succession d'actes manqués. N'est-elle pas fatiguée à force ou persiste-t-elle pour ne pas voir ses défaillances ? Cette course ne serait-elle pas finalement une fuite ? Ses absences, ses retards ne traduiraient-ils pas la peur ? Je ne le sais pas et ne le saurai certainement jamais. Maéva est très secrète, c'est dans son caractère. Elle fait beaucoup d'allusions, mais que pense-t-elle vraiment ?

Chapitre 4 : Encore et encore

1^{er} juillet 2012

Cela va faire un mois qu'elle est partie, un mois que mon cœur s'est déchiré, un mois que je pleure. Rien ne passe, rien ne s'arrête. La petite fille que j'étais m'accompagne à chacun de mes pas. Je vis plus dans la vie que j'ai perdue, que dans celle qu'il me reste. L'instant présent m'est devenu insupportable. Je m'échappe, je suis cette enfant, cette gamine dans ce monde où tout va bien, où le temps qui s'écoule n'effraie pas, où la peur de perdre un être cher et le mal-être ne sont pas encore là. Une période de bonheur comme un moment volé à l'éternité. Une époque où ma mère vit encore et où personne ne pourra me l'enlever.

Je suis tentée de faire son numéro. Je décroche, commence à taper les chiffres, comme si le simple fait de les composer allait conjurer le sort. Avant, cela marchait... Et puis son numéro est toujours dans mon téléphone, c'est absurde. Elle m'a dit « à tout à l'heure », elle sera là ! Elle ne m'a jamais menti. À la sortie de l'école, elle était toujours présente. Et je pleure. J'ai tellement de choses à lui dire, il faut que je lui parle. Je ne peux pas tout garder pour moi. Un mois, c'est déjà trop long. Pourquoi on l'empêche de parler ? Qui l'empêche de ME parler ? Sur sa tombe, j'ai l'impression qu'elle ne m'entend pas et que beaucoup m'écoutent. Est-ce le début de la folie ? Peut-être, je ne sais plus où est la réalité. Moi-même, je n'en fais plus partie, du moins je refuse cette réalité sans elle, que l'on me force à accepter. Je veux plier la vie, la tordre comme du fer. Je veux faire revenir ma mère ! Elle ne peut pas être partie pour toujours. L'éternité sonne comme le néant. Pourquoi nous donner des êtres à aimer pour nous les enlever comme si rien de tout cela n'avait existé ? Il faudrait nier cette douleur qui nous transperce littéralement. C'est la vie. Pourquoi toute cette peine ? Quelle est son utilité ? Paradoxalement, il nous reste le souvenir, l'instant présent que l'on ne pourra au grand jamais retenir ! Ce qui à l'évidence passe inéluctablement. Cette contradiction me désarme.

Je suis entourée, très entourée. Ma famille, mes amis m'appellent régulièrement, passent me voir. Pour mon bien, me disent-ils, pour me changer les idées. Mais je ne veux pas qu'on me change les idées ! Je veux y penser, y repenser, ressasser, je veux souffrir et avoir mal, ainsi elle existe encore un peu. Je dois vivre ce chagrin pour peut-être arriver un jour à le surmonter. Mais cela, je m'en moque, je ne veux pas m'en sortir. Je sens bien au fond de moi que ça ne

peut pas être autrement. Parfois, j'ai conscience d'être sur un mince fil au-delà duquel tout peut basculer. J'ai besoin de vivre mon histoire, encore et encore, de repenser à tous ces moments pour peut-être enfin avoir le courage de lui dire, moi aussi, au revoir.

1^{er} août 2012

Deux mois sont passés, toujours pas d'amélioration. Je m'installe dans mon chagrin, certains disent que je m'y complais. Moi, je pense qu'il est normal d'être triste, il faut du temps, c'est tout. Cela paraît si simple ! Un semblant de vie a repris son cours. Je me rends tous les jours à mon travail, je traite mes dossiers, discute, me surprends même à sourire, mais pas à être heureuse. J'ai perdu cette faculté. Ceux qui l'ont ne font plus partie de mon monde. Je rentre le soir, m'occupe de mon appartement, range et nettoie. Je me nourris, me douche et me couche. Je ne m'endors pas avant quatre heures du matin et me lève à sept heures pour une nouvelle journée. Ce cycle infernal ne semble pas vouloir s'arrêter. Chaque jour étant aussi insurmontable et insupportable que le précédent. Je n'ai jamais aussi peu dormi et pourtant je ne suis pas fatiguée. J'avance au jour le jour. Je ne planifie rien. Pas de sorties, pas d'amis, je n'en ai pas envie. Ils me rendent encore visite. Je ne m'inquiète pas, bientôt, ils ne viendront plus.

1^{er} septembre 2012

Trois mois. Je continue lentement.

1^{er} octobre 2012

Quatre mois. Un jour, ce n'est plus possible, je refuse, je n'accepte plus.

Quoi ? Je ne le sais pas exactement. Je veux changer de vie. S'il reste encore un peu d'énergie dans mon corps, je n'en ferai pas cadeau à la faucheuse. Je dois vivre des moments de bonheur, les voler, les arracher s'il le faut ! Je n'ai pas le droit de détruire ce que ma mère n'a plus. Une fuite ? Peut-être et alors ? Si cela me sauve, pourquoi pas ?